

Simon Johannin, pas de deux Un poème narratif en chambre

Par **ÉRIC LORET**

Une fille et un garçon, à peine sortis de l'adolescence peut-être, dialoguent. Ce n'est pas une conversation réelle, plutôt une sorte de *Cantique des cantiques*, une traversée du désir contemporain et de ses obstacles. Si l'on devait porter ce texte à la scène, il ressemblerait à des monologues télescopés façon *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck ; à une tapisserie préraphaélite aussi, avec des morceaux de Victor Hugo dedans, hackés par Lautréamont : «*Dis-moi, pourquoi connais-tu ce qui est le plus sombre dans le plus sombre des mondes ? [...] - Mon premier baiser, c'est l'air si vide de chaleur que tu sens autour de toi qui me l'a donné.*»

Cette fille et ce garçon sont dans une chambre, sans doute d'hôtel, et lui pense à «elle», à une autre, dont on se demande si la fille l'a connue aussi, ou si ce «elle» n'est pas simplement la mort que le garçon dit porter en lui. Poème narratif en prose, *le Dialogue* compte huit chants qui s'efforcent vers une connaissance, malaisée à suivre dans son cheminement et quelque peu frustrante quant à sa conclusion : «*Et ne crains pas la fin, il n'y a pas à craindre ce que l'on ignore. - Et que sait-on alors ?*» Au chapitre III, les deux dialogueurs descendent aux enfers, ce qui leur permet en remontant de «renaître» et de se poser les bonnes questions concernant leur attraction réciproque.

Simon Johannin, écrivain sans illusion et au scalpel du récit *Nino dans la nuit* (Allia, 2019, coécrit avec Capucine Johannin), métaphysicien de l'amour au temps du selfie dans le recueil *Nous sommes maintenant nos êtres chers* (Allia, 2020), a pris soin d'indiquer ici une règle de lecture aussi sérieuse qu'ironique : «*On peut choisir si ce que tu dis est beau, ou si c'est seulement des mots qui dégoulinent un peu, comme ils le feraient d'une chanson trop mièvre.*»

Si le garçon est entravé par la blessure, la violence «*et ce sexe comme un sabre qui ne sait jouir que dans le sang*», la fille serait du côté de la douceur, déclare-t-elle, et de la chaleur : «*J'aime la vie, et je lui suis reconnaissante. Je vois la vie partout.*» Mais cette opposition n'est pas si simple. Comme il s'agit pour l'un et l'autre de déconstruire par le dialogue leur assignation genrée, on ne sait bientôt plus qui parle ou, du moins, peu nous chaut. Car ni elle ni lui ne sont mus par une possession qui se projette, un sentiment protubérant. C'est plutôt comme si le désir était désarmé, initié depuis l'autre. «*J'aime tant où tu es, et ce que tu perçois*», lit-on. L'attrait est moins sexuel qu'existential. On désire connaître non l'enveloppe de l'autre, mais son expérience depuis l'intérieur, ce que son corps et son âme ont vécu : «*Ta peau, et la formule sous ta peau m'appelaient.*»

On dirait volontiers de ce beau texte écorché qu'il est un échange d'épidermes, profond par la surface, paradoxal et pudique comme ce distique de *Nous sommes maintenant nos êtres chers* : «*T'ai-je déjà caché la crasse qui, me recouvrant, / Ouvre les portes vers d'autres mondes ?*» ◀

SIMON JOHANNIN

LE DIALOGUE

Allia, 80 pp., 7 € (ebook : 4,99 €).